



**LOUIS
FERDINAND
KEVIN**

PARTICULES FINES

LOUIS FERDINAND KÉVIN

PARTICULES FINES

*À E. B,
bis zum Tod*

SECTION I

Je poulope d'un fond de wagon l'autre. Avec la peine là en dedans, bien profonde et lourde comme la pierre. Y'en a peu de lumière là dessous malgré l'éclat permanent. En fait de vitraux on a nous des néons longs comme des cathédrales, mais pas dans le même sens. Là, dans tous les wagons, quelque part sous terre, ils jaillissent les néons, ils n'hésitent pas, eux. C'est pas comme le soleil dès fois qu'est comme planqué derrière les nuages. J'y vais, j'y vais pas ? Il peut le soleil ! C'est pas comme si c'était pas un astre ! Enfin. Je m'égare, tout ça est bien trop haut.

À l'à-pic de toutes les stations on roule et on s'entasse, avides de quitter l'endroit. Moi même qui suis à l'envers je suis d'accord. J'agrippe une bière et une rampe et me maintient tant qu'il faut. Dans la houle des gens qui râlent, dans les relents âpres des coquetteries matinales, par le flot mille fois rejeté des foules tête basse, je roule, coquillage érodé.

On attend tous maintenant, entassés au bord du précipice. Finalement, et contre toute attente, un train parvient. On s'entasse alors, faut voir la cohue. Pour un quart de place on se battraît à mains nues avec l'écran brisé dedans. On lira l'avenir dans les fêlures. L'avenir c'est qu'on est trop dans ce métro et pas assez pour le conduire. L'avenir va sobre, droit dans le tunnel sombre.

Tout ça c'était un hiver permanent. On se serrait les uns les autres pour se réchauffer dans le wagon. On s'engueulait un peu, ça faisait de la buée. Des volutes dans les tunnels j'en avais fait. Je savais. Les spirales de béton, quand on tombe dedans comme désarticulé et qu'on en sort pareil... J'avais vu tout ça cent fois et c'est pas un peu de fumée qu'allait me paumer.

Je suis, comme tout le monde, les grosses taches de couleur, les chiffres et les flèches ; mes semblables parfois même. Je papillonne aussi, je l'avoue. Je bourdonne avec la meute dans les transports sans élan. J'irais moi aussi nulle part, tous les jours.

Dans mon wagon vibrant, ça défile bien tassé. Y'en a beaucoup ici qui dépasseront jamais le stade anal. Bien fait. Y'en a même une elle lèche son écran pour lui faire encore plus de plaisir. Tout est baveux. Tout reluit. J'aimerais bien leur rentrer dans le tas à tous mais j'ai plus d'élan. C'est que d'être sous terre comme ça jour et nuit, ça vous tasse. On peut plus vraiment se sauter dessus, on se met de simples petits coups secs de l'avant bras. Dès fois on entend pas les bagarres tellement les coups sont faibles et fort le raffut. "Faut te battre mon gars, faut pas te laisser aller !". Mais c'est lassant de combattre. On se dégoûte de la victoire à un moment. Moi j'en avais marre du bruit des os qui cassent, surtout les dents. Marre des gnons et marre des corps à corps. J'en pouvais plus en fait d'être collé aux autres ; aussi poisseux dans l'amour que dans la haine.

Alors, gavé, j'en descends de la rame, contrairement à ceux qui restent. C'est un accouchement. Il me faut pousser de la tête entre les chairs chaudes. Il faut tout faire souffrir, tout écarter. Les mains dans les autres je prends appui, je tire affamé le cordon gluant de mes semblables pour me hisser. Une odyssee de l'étouffement dont je sors vainqueur et souillé. J'ai perdu ma bière. J'oblique titubant vers un embranchement non barricadé. Des vendeurs à la sauvette m'alpaguent. Ce qui se vend bien en se sauvant aujourd'hui, ce sont les gadgets. Ça leur va bien aux autres les gadgets, surtout ceux qui émettent et avec de belles couleurs autour. C'est la ligne B4. Autrefois c'était l'artère de la ville, elle la tenait debout turgescente en pompant les travailleurs à la verticale. C'est aujourd'hui une pile d'ossements et de menue monnaie. C'est, d'un bout à l'autre, une enfilade de commerces où tout se vend ; jusqu'accroché sous les voutes des tunnels, des gargotes où l'on boit la tête en bas.

Je m'engage, il vaut mieux ça que le wagon. J'y vais aux commerces comme dans l'existence, j'irai acheter un truc. J'essaie de vomir mais y'a des étals partout, faut se glisser dessous pour voir les soldes - j'ose pas. Quand même j'achète un sac plastique en promo, me déverse dedans, le dépose. Il est aussitôt revendu.

On est autant ici que dans les rames finalement. Je me dandine tant bien que mal sous les breloques, parmi les gens. Là on fume le jambon, ici on consomme les femmes. Plus loin c'est l'encens qui se consume et Dieu qu'on vend. Tout ça pend du plafond jusqu'aux rails. Un arc-en-ciel qui bave, fracturé en gouttes éparses partout dans le vide. J'ai la tête qui tourne de toutes ces réclames. Un barbouillis de couleurs criardes que je porte jusque dans le ventre bien que j'ai vomi.

Je m'assoie. Je ne suis pas le seul. Le risque à pas bouger c'est qu'on t'achète par mégarde. Certains alors s'assoient en groupe, pour qu'on les prennent pour des lots. Les lots d'humains c'est encombrant. Moi je me cale dans l'ombre d'un écran lumineux, il fera comme toujours diversion.

Il passe apaisé, ronflant de grosses vagues molles, un troupeau bigarré d'humains. Il est pris de spasmes devant les marchandises, tend une main, une pièce. Il pousse ensuite comme à la selle, se contracte, déverse finalement dans un virage où l'on vend principalement des chaussettes. Il tourne furibard sur lui même et revient deux étals avant Dieu, pestant noir pour une histoire de bons promo. Il se disperse alors tout à fait pour un instant dans tous les interstices du plan.

Les boutiques en se multipliant, ont comme agrandi le tunnel. Elles ont dessiné des rues et des balcons, des coupe-gorges et mieux encore. C'était Haussmann anarchiste. Puis alors y'avait Dieu partout, sur toutes les lignes il marchait sans multiplier les pains. L'encens cachait les icônes immenses qui vous toisaient de derrière les produits bradés. On n'entendait plus les annonces rapport au trafic à cause des prières qui chantaient en canon partout. On tendait tellement tous les mains dans cette beauté de Dieu qu'on ne savait plus qui priait, qui faisait la manche.

Je suis las de tant de divinité. Et aussi d'être assis. J'avise, à l'angle de la boucherie chevaline et d'un bouge louche, le mendiant au dentier. Grâce à lui je me repère... Derrière son coin de quai c'est le couloir B4-C7, qui mène à la Gare Centre-Est 2. Je quitte douloureusement

la position fœtale et l'ombre de l'écran lumineux. J'y vais couloir B4-C7 voir les cataractes. C'est un spectacle réputé ici bas. Sur les quais de la Gare, un mastoc tuyau a pété. L'eau en jaillit toute noire partout, elle est froide mais elle fait comme un toboggan tellement qu'elle en crache fort du tuyau. Les rails noyés font une piscine, on la chauffe avec des pavés brûlés et la fumée voile de pudeur toute cette nudité. Les enfants sont rouges du rire jusqu'au bout des doigts de toute cette excitation. Un peu à l'écart des grands éclats qu'ils font, un vieux singe caramélise des abats. On mord et suce ses brochettes sucrées, si on a l'argent. Plus tard l'amusement alors c'est de courir du feu de pavés à la bouche d'aération. Mais j'avais passé l'âge des sueurs et des frissons. Je monte dans une barque terminus tunnel. On est serré, ça tangué, j'ai la nausée à l'unisson des vagues. On croise des ombres sous l'eau, comme des nuages noyés. Elles remontent pas franchement à la surface, elles font pas de bulles. Ça m'inquiète.

Dans la barque là, ça lève pas beaucoup le profil. On surveille les remous, on regarde sur l'écran la météo des courants. Le tunnel là, le fameux terminus, c'est pour dans combien de jours ? On sait pas, on pioche honteux dans les vivres de secours. Y'a des embrouilles autour d'une conserve d'entrailles en sauce. Certains auraient viré par dessus bord, de nuit, en douceur, mais on ne peut pas vérifier, on est trop, on ne s'est pas compté.

Moi j'en ai compté une assez jolie pour que je le lève mon visage, avec beaucoup de mal. Ses cheveux alors c'étaient des plumes. Elle pouvait voler avec ça... pourquoi la barque ? Y'avait rien en fait de lumière que nos écrans, mais ses cheveux à elle... ils faisaient des reflets comme une pleine lune. Je les aurais nommées chacune des ses plumes pour m'en souvenir. Je notais bien avant, avec un stylo et tout. Quelques remous plus tard je ne la vois plus, même en levant le visage. A t-elle viré silencieuse aussi ? Même pas un plouf d'adieu ?

Dans le tunnel terminus enfin on arrive. On n'a pas le temps de descendre de la barque que ceux du quai s'y ruent. Elle chavire la garce, sous le poids de toutes ces envies de partir. On se raccroche aux dernières conserves gonflées pourries qui flottent pour pas sombrer. On boit des tasses je dois dire, qu'on vomira après.

Moi je suis suspendu à une grosse boîte de lentilles. Elles ont bien gonflé, ça flotte bien... y'a du gaz naturel. Je m'égare alors tout à fait dans les courants, heurte quelques piliers. À la dérive je retrouve ma belle qui flotte. Si les plumes sont intactes, on peut pas en dire autant des carnations. On voit quand même encore sous les boursoufflures l'éclat merveilleux d'un sourire mais pas plus. Elle a bien macéré déjà la beauté dans l'eau noire, ça bave un peu autour.

Je la drague jusqu'au quai, on sonne tout de suite la charge pour colis suspect. C'est comme ça de nos jours : plus y'en a qui croient en Dieu bien hargneux, moins les trains circulent. Tout s'arrête. Ils font sauter le cadavre pour être sûr qu'il explosera pas. J'attends le prochain train qu'a pas l'air de vouloir arriver. Il reste là un peu d'elle sur le quai où je l'ai déposée. Le gars de la Clean veut pas faire d'heures sup', il te jette ça nerveux sur les rails, au bas du quai. Une rotule, une mèche... du bout du balai bien sec il envoie tout ça valser une dernière fois.

SECTION II

C'est la sirène de nuit, souffle puissant qui nous couche tous dans les tunnels, à même les quais. Faut s'étendre vite et plus faire de bruit, la Phalange de Pacification Nocturne veille. Là haut, il fait nuit et c'est ça qu'on doit faire. La nuit. C'est pas facile pour tout dire. Y'a le bruit des bottes de la Phalange, ça berce un peu. Les haleines lourdes et les souffles éraillés nous écrasent, on ronfle en gémissant. Une botte poisseuse sur le visage, c'est mon voisin qui se déborde. Il pue le lâche, mais moi aussi. J'ai pas dit mon dernier mot de la nuit, je gueule. Il va rejoindre mon cri aigre tous les autres cris déjà en écho au fond du tunnel. Il se dissipe au loin je le regrette, il manque sa cible. La nuit c'est long comme une guerre de tranchées. C'est la pire des tortures après l'obligation de s'alimenter.

C'est mon quart d'insomnie... personne pour me relever. Il fait froid, on voit pas la lune depuis le tunnel et pourtant il pleut. J'ai une chanson dans la tête, mais juste les paroles, plus d'harmonie. On était tous tellement couchés que j'en avais le vertige. Les jambes qui tremblent, les mains grattent le vide, elles cherchent à bout de souffle une prise. Elle viendra pas la prise, y'en a sur nul versant de la nuit. J'y fais des éboulis moi sur tous ses versants depuis si longtemps, que je le sais qu'il n'y a pas de prise sur la nuit. C'est une certitude désormais qu'est lourde à porter. Je suis lesté on peut le dire, en terme de certitudes. Mais d'une vie vouée à tricoter sans fin dans les tunnels, de tous ces matins de nausée, d'errer toujours dans le même quadrillage de tous les plans, tous les jours... ça vous fait des certitudes. De l'expérience scientifique peu réfutable. Je savais donc que le sommeil allait s'échouer sur quelque triste écueil.

Je sors quelques pièces d'échecs de sous mon couchage : un fou, une reine, ça suffira. L'histoire peut commencer et l'échec ça me connaît. Le fou ignore vaillant la reine qui projette une ombre immense dans mon petit coin de quai. Elle lui jette un sort alors et je me prends un grand coup de matraque dans les dents.

- Tu dors pas petit enculé ?!

La Phalange c'est pas sympa, à tout prendre je préfère les bottes de mon voisin. Est-ce que je dors ou pas, je ne sais pas quoi leur répondre. Ça sent la question piège. On dirait pas comme ça sous leur casque, dans leurs bottes, avec la matraque entre les dents qu'ils sont malins. Mais en fait ils peuvent en poser quand même, des questions pièges. On sait jamais ! Enfin moi je savais je crois. Au moins la réponse. Je dis rien. Je ronfle entre les dents cassées, ça siffle faiblement, c'est du plus bel effet. J'ai dissimulé le fou dans un nid de poule, ils n'ont rien vu les gredins. La reine roule hésitante quelques centimètres puis s'immobilise contre un voisin.

D'abord c'est un ronflement parmi les autres, puis j'entends bien qu'il est pas humain. Quelques coups secs dans le grand soulèvement de graves de l'aération et ce sont les néons qui crépitent. La sirène du matin à son tour grésille, puis se libère vengeresse, c'est une meute à elle toute seule ruant pleine d'échos. On se lève tous alors pour le petit déj'. On s'ébroue mollement, on règle ses comptes de la nuit. Moi j'y refile un petit coup de schlass bien senti à mon voisin, qu'il en crie même pas. Il est porté agonisant inerte par la foule quelques mètres encore. Quand il s'affaisse tout à fait mort je suis loin déjà... engoncé mourant dans la masse des autres il allait moins vite que moi seul avec mes jambes. J'avais pas connu grand monde intimement autrement qu'être collé contre dans les foules pénibles. J'avais pourtant de la rancune bien ancrée contre tous qui poussait au meurtre. Tant mieux.

On se dirige alors franchement vers le distributeur automatique de bouillons. Les plus fortunés font flotter des Corn Flakes dedans. C'est la mode mais faut des dents. Dans le tunnel restaurant la voute est particulièrement haute. Un lampadaire y a été installé de fait. C'est une girafe sur la banquise, un train qui roule, un truc qu'on a jamais bien vu en face. Nous c'est les néons... Là quand même ça diffère on peut pas dire. Imaginez en place du néon tout plastique une grande fleur de fer forgé... au bout un phare, un soleil pour tous les orages ! Une lumière si chaude que les brindilles vert fragile avaient fissuré le sol à force de grandir dessous. On béait badaud devant ce spectacle incongru en attendant la soupe. Les bouches fendues fumaient mauvais par dessus les aisselles. On pleurait des yeux devant tant de lumière après tant de nuit.

C'est mon tour face à la machine à soupe, mais elle ne fonctionne plus. Aucun bouillon tous les matins. On tente de la faire basculer la satanée machine, on rue, cogne en vain contre le plexi. Rien ne vient et rien ne va, la gravité joue contre nous.

À gesticuler comme ça contre la machine, éparpillé hurlant et plus en file, on a excité la Section d'Intervention Rapide du Déjeuner. Elle gronde énorme d'abord, distribue quelques claques. Elle contrôle les Pass Déj' ensuite. Elle est maternelle en somme. On l'aime bien au fond, c'est pas la plus salope des Sections d'Intervention... Y'en a un de la Section qui m'attrape par le col et c'est tout mon dos qui s'arrache tellement qu'il a une grosse pogne.

- Ton Pass Déj' ! Qu'il postillonne énorme dans ma geule - j'y donne.

- C'est bien ton nom là dessus ?!

Je ne sais plus trop... J'ai du mal à reconnaître mon nom tout baveux sur le Pass... L'initiale pourrait convenir, mais le reste ? N'est-ce pas un nom un peu trop long pour moi, pas assez franc pour lui ? Jusqu'à quel degré de violence la révélation de mon nom véritable pourrait-elle le porter ? J'hésite comme toujours... ça l'énerve. Il me jette de rage sur les autres qui tendent leurs Pass entre les baffes crantées. C'est le signal. On se relève tous soudain à moitié et file pliés comme sous la mitraille, à blinde dans les couloirs, grande marrée de rats ventres vides.

On défile en théorie furieuse dans les couloirs. On se déverse dedans tout ulcérés, avec des borborygmes vengeurs. Je saute par dessus une famille surprise dans son sommeil, atterris un peu sur l'aîné, me raccroche à mon prochain fuyant qui proteste tout en perdant l'équilibre - ce qui est une qualité bien de chez nous. C'est l'euphorie d'aller si vite tous ensemble ! On se traîne d'habitude ici, on patiente pour régulation... Détaler la peur au ventre c'est quand même du sport. Ça libère les endorphines, c'est bon pour la santé. Mangez-bougez ! On en ferai la Ola mais on est trop indiscipliné pour ça. C'est autrement qu'on exprime notre joie de fuir enfin. Un grand gaillard est parvenu, tout en tendant son Pass pour contrôle, et esquivant une claque, à subtiliser la matraque d'une Section Déj' ! Le trophée sanglant... Le tabou ! Le totem ! On était vraiment content. On l'entoure le héros de nos corps et de nos bras. Nul n'ose, mais tout le monde veut l'essayer la matraque. On ne s'arrête pas de courir pour autant. Porté par tous - et il faut être plusieurs pour un tel gaillard - il parade notre héros, le nez collé aux néons des bas plafonds. Ça et là il abat sa matraque sur un crâne reconnaissant.

Quand on déboule tous en hoquet de foule sur le quai, alors c'est l'apothéose. Ceux d'en face font une haie d'honneur, tous hurlent ou pleurent. Tous, solennellement, et au milieu même de cette exubérance, ont la main droite posée sur le cœur. On danse dans les tunnels, aux vouîtes, on allume des feux. On cri "Matraque ! Matraque !", car c'est à ce nom qu'il est destiné. Quand le train arrive chassant la fumée des brasiers et de l'encens, en gerbe elle nous béni tous et on jette le héros sur les rails, sous les roues. Dieu passe après et approuve. On lui demande du pain rapport au bouillon qu'a pas voulu fonctionner. Il peut pas quand il marche sur les rails qu'il dit.

SECTION III

Je m'y engouffre dans ce train sacré qui passa sur un héros. C'est un automatique, de ceux sans pilote, qui ne sont pas choqués quand ils roulent sur quelqu'un. Un wagon unique, qui se plie par endroit pour épouser les virages. Dans le petit matin pluvieux de ce wagon, les familles grelottent par dessus les vapeurs de thé. Elles ont tendu entre les barreaux leur linge, des voiles ; elle s'enrobent de fumée contre la lumière. Blottis sous les strapontins les enfants se chamaillent, les vieux touillent la bouillie à genoux. Je m'adosse à quelqu'un, là où je trouve de la place. Il est plus grand que moi et me ruisselle dessus du haut du crâne. Depuis le peu de tunnel que je vois, les néons battent en cœur sur les fenêtres. La pluie fait reluire tout ça. Les couleurs coulent à regret sur le Plexiglass, elle tombent vite et droit puis obliquement tremblantes, changent de ton et de route, échouent à nos pieds. On patauge sur place dans l'arc en ciel qui nous aspire. Je vomi un peu de bile à mes pieds. C'est douloureux mais c'est une touche de couleur en plus sur le sol aqueux. C'est pas perdu. Elle ondule ma bile huileuse dans les teintes insaisissables et les remous. Un peu d'écume aux lèvres de chaque vague. Quand le train freine alors ça fait un ressac terrible. L'eau morne reflue dans le secret et la précipitation, puis tout rejailit soudain avec une autre teinte, on ne reconnaît plus aucun reflet dans l'eau.

Les stations défilent mal, c'est un lourd chapelet à vrai dire, qu'on égraine gémissant, million d'esclaves peinant sous le fouet des néons. Dans le vacarme de fer plié, à chaque virage je tangué à m'en fracasser sur les autres. Je m'abandonne à cette possibilité de la chute sur autrui, je quitte toute rampe, attends fébrile mais hargneux le moment, la courbe amère, le coup de frein sur la nuque qui nous couchera tous ; nous qui avons lâché, sur ceux qui tiennent encore. À l'approche de la station 107-9, c'est le moment ! Cet embranchement c'est comme un ravin pour le métro : y'a maintes chances qu'il y chute. Il vagit à l'approche du virage... Rien que ça déjà c'est une souffrance pour lui, ça le fait grincer... il en souffle des étincelles telles qu'on a chaud pour une minute. Puis c'est le vaste silence... Quelques secondes et des poussières et survient l'arrêt à vif, brusque et peu amène.

Je vole alors moi à l'horizontale, complètement ! Je suis gerbé comme ça d'un coup sur les autres, et ils sont légion. Je m'écrase contre un plexus, un cri m'enveloppe. On s'amollit les uns contre tous telles des entrailles, on se glisse visqueux dessus après le choc, avec des bruits de panses vides, de creux d'estomac. Tout est humide et froid, c'est un intérieur mort pourri. Tout suinte je dis. En me relevant je prends appui sur mon couteau dans le dos d'un vieux. Personne ne voit rien, on se relève tous péniblement sauf lui. Je me fraie un chemin vers l'orient du wagon dans une foule d'épaules chancelantes. Faut faire de la place que je me répète, faut faire de la place... C'est ça qu'il nous manque finalement dans les transports : une place.

Disons le, tant pis : il y'avait un monde autrefois, aux frontières du temps, où l'on pouvait passer en contrebande, sous le manteau, nos vies et quelques désespoirs. Il en restait de cette époque, de vagues tessons plantés acerbés dans le cœur de rares poètes errant dans les rues, sous les tunnels, au dessus des autres. Mais que je vous éclaire : nos tunnels voyez-vous, c'était l'antiquité supérieure, dominant tout sous les gravats : on ne savait plus comment faire aussi bien, aussi juste, aussi beau. Rien de plus fantaisiste et sérieux que nos conduits, nos rails infinis, étendus partout où la vie et la mort se disputent. C'était un cancer radieux s'épanouissant sempiternel notre réseau. Comme nous étions petits, tous, dans cet entrelacs de lignes droites ! Il s'étendait conquérant impitoyable, sur toutes les banlieues, aux creux mornes des vallées gelées. Il déployait ses mille tentacules avides sur toutes les tangentes de la boussole. À vue d'oiseau, il devait scintiller comme une mégalopole nocturne, de tous ses néons enterrés. Les insectes se massaient contre sa chaleur à la surface. Et nous tremblant dessous... Ah ! Tout ces couloirs... puis-je vous les peindre plus blancs ? Ils sont tous gris mais pas seulement, les néons étalent leur pisse en jaune, nos corps flous les assombrissent un peu, la crasse partout les constelle ; c'en est une voie lactée de glaires, de sang en éclats sombres, badigeonnés régulièrement par le mouvement des foules. Au nord il s'effiloche notre réseau, comme des branches d'arbres en ciel d'hiver. Jamais on a témoigné du retour des nôtres depuis les lignes Nord... Ça nous attire du coup, y a un magnétisme. On s'entasse nombreux vers le nord, pour toujours. Mais le réseau, il pend aussi au sud. Il plonge sous le soleil, sous terre, sur les rails mornes et moites. Il va comme ça, en flèche ivre par delà les dortoirs immenses adossés à l'obscurité. Il balaie toute la nuit, tout le jour, les nuages de foule impatiente. Rien ne reste sur les quais que son souffle et l'absence.

Malheureusement, je faisais partie des présents. Ceux pour qui le temps se mesure aux écarts entre deux trains, à l'attente immobile sous les arcs des pierres implacables. Parmi les lumières glaciales, obtuses, qui jamais n'abdiquent... Ça passait je dois dire ; les trains, les gens, les nuits en noir et blanc. On était éccœuré secrètement de ce stroboscope haletant. Les jours défilaient identiques comme nous... on s'était lassé.

SECTION IV

J'hésite, moi, toujours... Je penche d'un côté l'autre, ivre vivant. Le nord d'où l'on ne revient ? Le sud en ruines sous la chaleur de plomb ? Il suffit d'un tunnel où s'engouffrer profond dans l'avenir. Il faut, seulement, une cargaison d'âmes à emporter dans l'au-delà. À propos d'âmes et de tunnels, on ne s'en sortait pas... Tous engoncés silencieux dans le brouhaha... Je voulais moi, au final, aller au Nord. C'est ça que je voulais. Partir vers là d'où qu'on est jamais revenu. Le monde était-il ailleurs autre chose que les boyaux suintants interminables des stations, des jours, des néons en dentelle à travers les vitres. ? Il y'avait forcément quelque chose d'autre au nord, pour qu'on n'en revienne pas.

J'abdique devant le tourniquet... il couine de toute sa rouille comme un porc qu'on encule. Déjà dix personnes dans ses pâles sont prises. C'est un triste enchevêtrement je dois dire, ponctué de contusions soudaines, de cris de surprise. On ne peut s'empêcher de regarder, ça ne fait pas envie. Je contourne le tas obscène et tire profit d'un Surveillant Supérieur Des Tourniquets matraquant le tout, concentré sur ses coups, qui ne me voit pas frauder l'Accès Nord B-12-0-14. Dans la file fougueuse qui s'engouffre dans les escaliers, on est plusieurs à avoir

usé de ce stratagème. Alors lentement se détache de la masse la Garde Mobile de l'Équité. Elle semble jaillir du moindre interstice, des poches des autres... Elle a déjà en main le sabre et le scanner. Certains fraudeurs s'éparpillent, l'exode en un éclair ! Partout, vivement, ils avaient disparus... Je fais mine moi d'avoir payé, de ne pas fuir. Ça fonctionne presque ma comédie. Je passe avec les autres les douves du quai 0-14N sans contrôle, sans question ni coups.

Alors elle revient la garde sur le quai, sans se presser, sabre au clair. Elle voit très bien qui de nous paie, qui pas. Elle scrute nos visages ailleurs, elle voit dans les reflets la validité ou pas de nos Pass. Elle saisit quelques fraudeurs et pour l'exemple, quelques têtes roulent. On voit bien que c'est plus laxiste sur les lignes transversales, et même en direction du sud. On le prend avec nous le message de la Garde de l'Équité, que le nord c'est mieux gardé comme destination. Y'en a un alors de la Garde qui m'approche nonchalant, j'en vibre de la menace. Ma chance c'est le train qui arrive, et de feindre le suicide. Je me penche alors tout à fait vers les rails mais il m'alpague le bougre ! Sa poigne d'enfer sur mon cou me fait d'abord frôler du crâne le train surgissant, avant de m'abattre à terre. Il s'avachit sur moi, annulant de son poids tout effort de fuite.

Il a beau m'écraser comme ça de tout son souffle, de toute sa chair et son armure, il me connaît mal. Je cherche, orientant ce que je peux de mon poignet, avec les doigts tendus sévères, une de ses côtes, une couille à travers le kevlar. Quand je la trouve, la côte, la couille, je chatouille et il rit. Il chavire le sbire de rigolade ! Il roule vers les rails. Ça me libère alors je roule aussi, mais dans le wagon. Là je crée un esclandre, pour faire diversion jusqu'au départ. Il semble que ça marche puisque l'on roule... En direction du nord si les quais disent vrai.

C'est pas comme les autres un train qui va vers le nord. C'est plus tamisé rapport au brouillard qui s'imisce partout, surtout là où on ne l'attend pas : au ras du sol, sous les paupières... On s'y entrechoque laiteux dans les embranchements, c'est peu propice au meurtre. On l'emporte avec soi dans le sommeil. Les quintes de toux, les régurgitations, les cris ; tous ensemble s'amenuisent et vrillent doucement dans le blanc presque gris. Le train marque moins d'arrêts. Plus mou dans l'humidité, il se meut mollement sous les pierres, sur les rails, avec nous flot-tant. Le nord dépourvu d'arrêts... Le nord pâle. Il passe bien notre train, sans même ralentir un peu, dans la litanie des stations non desservies. Leurs noms à toutes riment éternellement : 01-7-B-DeVackange, 13-32-A-Mornange, 712-C36-Les-Mines-Souscange... Ça me berce moi tout ce blanc, ces rimes, et de ne pas s'arrêter. Je me laisse sombrer glissant sur quoi que ce soit. En l'occurrence l'épaule puis le ventre replet d'un proche. On est bien. J'hésite à sortir ma lame. On se sépare dans un virage, somnolent, on plongerait bien tout à fait dans le sommeil si je savais faire. J'échoue moi dans tout ce blanc, depuis quelques jours, au fond du wagon de tête. Une rampe retient ma dérive... 44-7-F-Ausfange, 219-M-Creu-Sur-Virange, 60-20-V-Sainte-Solange... Ils passent plus souvent, les arrêts fermés. Depuis la loi de Nationalisation/Vente, les manufactures, les usines, les ponts et jusqu'aux rails arrachés des profondeurs : tout avait été cédé à profit. Les trains fusaient désormais sans marquer le pas sur deux bons tiers de ligne. Sans la brume pour nous égarer, on s'ennuierait je dois dire... On attend l'arrêt, on espère un quai, un distributeur automatique de bouillon. Dans l'humidité opaque, moites à en clapoter, on crève de soif.

Il y avait sous mon nez, au dessus de la rampe, le dessin d'un lapin la main coincée dans les portes, l'idiote, alors que le risque réel était d'être poussé par un traitre sur les rails. À la droite

du lapin un plan qui, bien que barbouillé d'autonymes illisibles, me confortait dans le sentiment qui macérait depuis un certain temps, rapport aux rimes et aux anges, que nous n'étions pas réellement dirigés vers le nord exact, mais plutôt selon un axe Nord-Est inclinant dangereusement vers les tristes Lignes Définitivement Fermées. Une angoisse me saisissait d'accoster nulle part, de manquer le vrai nord. La boussole de ce train me semblait distribuée comme les points aux fléchettes : la plus souhaitable destination jouxtait la pire. Il ne tenait qu'à un embranchement de perdre l'équilibre et de pencher plus à l'Est. L'Est était dévasté, disons-le, même les Plakats officiels l'admettaient vaguement. Il n'en restait, disaient les derniers à l'avoir vu, qu'une forêt de pylônes tordue. Quelques cathédrales incertaines lacérées de vide, de grands trous de ciel, partout où devaient se dresser autrefois furieuses les gueules hautes de tous les fourneaux.

La sonnerie de nuit avait retenti plusieurs fois déjà, on n'avait pas compté. Je me rapproche tant bien que mal d'un feu frêle au milieu des places à quatre. Ça réchauffe un peu, la bousculade pour s'en approcher aussi. On joue des coudes bien vicieusement pour gagner la flamme. Ça l'étoufferait presque notre assaut sur elle, si on ne la ravivait pas de nos souffles amers. Y'en a un alors qui abandonne ses coups de coudes pour fourrer le bras dans son sac. Il en sort une volaille ! C'est interdit ! Elle vit la salope en plus.

- C'est pas pour manger ! qu'il nous avertit, c'est pour sacrifier... Pour pas que le train penche trop vers l'Est...

On peut peut-être pas la sacrifier toute entière ? j'y dis, par signes... on peut partager avec Dieu ? Mettre de côté le sang au moins, pour faire du boudin. Il veut pas, il enrage. Y'en a qui sont pour le boudin, d'autres pour le sacrifice, certains auraient bien, par coquetterie, gardé quelques plumes. Il s'en fout de nos avis divisés, il veut pas qu'on penche à l'Est, faut sacrifier. Dans un méchant virage, en plein débat, à deux doigts d'un vote unanime pour le boudin et contre quelques plumes, il jette furieusement la volaille dans les maigres flammes. Elle pousse des cris atroces, elle n'est pas digne de Dieu, quel gâchis. De douleur elle se propulse hors du brasier, elle vrille, handicapée qu'elle est de son corps absolument inadapté aux trains, péniblement puis à toute vitesse, se heurtant en feu aux vitres, aux gens. On dirait un bourdon obèse avec des ailes en flamme butinant les chocs. La fumée envahit le wagon de tête et la panique nous gagne. Elle finira bien par crever, agoniser tout au moins... En attendant on tente de l'empoigner, de l'abattre, on se brûle. Elle s'enfuit de douleur. Ricoche brûlante ça et là, bat de l'aile encore valide contre quelqu'un, plus loin enflamme une chevelure... jamais volaille n'aura pris tant de détours pour rejoindre Dieu. Enfin quelqu'un tire un coup de feu ! C'est interdit ! Mais la volaille est enfin sacrifiée, on piétine les feux semés dans sa course. On fait mine d'avoir rien vu, mais on félicite quand même, pour son habileté, le tireur.

Il faisait chaud maintenant que la volaille sacrée avait fait des feux partout, mais on n'ouvrit les fenêtres pour dissiper la fumée et l'attention des gardes. La brume s'engouffrait vive, et c'était un bel entrelacs de volutes grises et noires, tout en particules fines, embaumant tout de flou et de froid. Soudain notre train s'éleva. La peur me saisit et je la vois au même instant s'agripper partout. On crie, on délaisse les feux pour les rampes, on s'accroche les uns aux autres, on tombe. Jamais un train n'avait quitté la stricte horizontalité. Plus il s'inclinait, le nez vers les voûtes, plus nous hurlions. Accroché des deux mains, balayé par les vents comme des coups de poings, on tentait désespérés de fuir la pente. Dans un élan de survie sans objet, on se foulaient les uns les autres de tous nos corps pour ramper jusqu'en wagon de queue. C'était le

plus bas degré du train, ça nous rassurait de nous savoir plus bas que terre alors qu'il s'élevait, sans même une alarme ou un coup de frein, vers l'inconnu.

Il tremble terriblement d'un coup, et ça fait un bruit énorme qui appuie sur nos têtes à tous jusque sous nos épaules. On est projetés. La lumière immense explose et comble tout. Il y a bien des ombres, mais où ? C'est plus pareil, moins jaunâtre. Là, à travers les Plexiglas embués, je vois un dégradé jamais vu : il y a de l'ocre en bas, de là part en biais un bleu tendre, il ondule en loques de brume blanche accrochées faiblement aux pylônes pliés. La rouille en fractales irrigue ce ciel d'orange, elle lui apporte sûrement de l'oxygène, parfois des fleurs. Elle semble l'entretenir. Nous sommes à la surface ! Nous la surplombons même ! C'est un train aérien !! S'écrit un vieux agrippé bâbord. Y'en avait avant !

Il a comme nous tous dans les yeux de grands éclats d'effroi et de joie. On voit un ciel à travers les tâches des vitres dont on doutait de l'existence, tout en la chérissant. Il dépassait tous nos espoirs... Accroché là une main sur la rampe, l'autre dans mes semblables, je me courbe concave et c'est douloureux, mais ne peux m'empêcher de lever la tête vers ce truc. Ce bleu malgré le dégradé, il est pas croyable. Dieu même est plus tangible. Y'avait même pas besoin d'oiseaux pour mélanger les teintes qui le composait, tout s'accordait pacifié dans le défilé sauvage des ruines raclant les cieux. J'observe moi à l'occident, une vallée qui se dévide à toute vitesse, une sorte de phare en acier sans lumière, parmi les fougères, plus loin un ruisseau rouge se faufile sous un pont avachi, un hameau suit. Il ne semble pas habité, aucune fumée aucun feu, quelques pierres, un Plakat du gouvernement dont on peine à déchiffrer le message et c'est tout.

On bée tous baveux devant ça. On peine à croire, on exhibe nos molaires. Le train alors finit son ascension, il rejoint l'horizontale en toisant l'horizon. Je me relève courbé. Je penche vers l'avant, abrite le regard tant que possible sous les sourcils suants. Tout ça est vrai comme Dieu dédaignant multiplier les pains sur les rails. Nous sommes bien dans un train, sur un pont, dans le ciel ! La masse des passagers s'est divisée en deux, équilibrant, chaque moitié pesant de chaque côté des vitres, l'emprise du train sur les rails. Ça tangué moins depuis qu'on ne chasse plus la volaille et qu'on contemple les vitres. En contrebas défilent les ravins, les rigoles, les plans. Un pilier rarement dressé commémore d'une présence passée. On bave de tant de beauté.

Mais le mur trop tôt nous happe. Le train retourne à l'obscurité des voûtes. On a le temps, très peu, d'apercevoir des crucifix et leurs crucifiés. On prend des photos, c'est beau de loin l'asphyxie... Dans le tunnel de nouveau, on vagit de déception. Cette verdure souillée de ciel, ces étendues dévastées ; il avait suffi d'un coup d'œil à travers une vitre sale pour saisir une seule fois toute la richesse du monde. On l'avait rêvé ce ciel, cette verdure, n'importe quel horizon... vu une seconde et déjà expulsé loin derrière nous, hors du tunnel nous avalant tous. On se rebelle, on pèse tous gueulant dans le wagon de queue, pour faire pencher la machine. Elle s'incline alors la terrible mécanique. Elle suit les rails toujours, ça on en est presque sûr. Mais elle penche cette fois son nez vers le fond, on dégringole. On rue tous chavirés en galipettes, en cascade. On rigole du tas qu'on forme à la fin de la chute. En matière d'humour on fait pas les difficiles, on reste au gag : une chute, un œil au beurre noir nous contente. En se relevant les uns sur les autres on constate une reprise hésitante de l'horizontale. Le train freine. Un quai s'ouvre devant nous, c'est le même que toujours, en plus blanc peut-être. Les

gris en délicates trainées s'évaporent. Là haut tout est moins sombre, fumées moites et vides brûlants s'accrochent aux voûtes. Les portes s'ouvrent, on descend. On débarque nous du sordide, on espère dans la file d'attente, on fait des sourires aux matraques, on attend le Nord même quand on y est.

SECTION V

Sur le quai on patiente, on ne voit que des têtes, des épaules, parfois un pied. On est tant collés aux autres que ça pèse sur le diaphragme. C'est pas facile de respirer dans cette foule. Y'a l'humidité, ça étouffe autant que ça hydrate ; y'a des matraques dardées dans le fog, un ou deux cris. On tremble de savoir, connaître enfin le Nord... Est-ce un tunnel comme les autres ? Un changement seulement ? Allait-on sortir enfin des voûtes ? Pourrions-nous témoigner d'avoir pris un train survolant le Nord ? L'incertitude apaise la foule. On ne se bat pas beaucoup sur le quai, Il y'a pourtant de belles occasions : des organes tapis sous les côtes, cachées sous les vestes essorées par les foules. Je promène mon schlass dans l'ombre, on piétine.

Quelques têtes plus loin dans la file, une femme pleure. Un enfant derrière moi aussi. Ses pleurs à lui sont des cris stridents que nul n'ignore, il en va de sa survie. Elle, elle sanglote honteuse dans ses bourrelets. Elle a honte de ses larmes, des hoquets de son cœur gros comme ça de peine. Les sentiments c'est de la pisse, faut que ça s'écoule, même en fuite dans les slips, sur les joues rouges ; faut qu'ils sortent de la vessie du cœur, il faut qu'ils passent comme l'averse. Elle a de belles écailles roses et les larmes s'agrippent à chacune de leurs arêtes, avant de choir lourdement. Je les vois luire dans le reflet du bouclier du Garde De Quai. Un instant je me demande pourquoi tant de peine, alors qu'enfin nous sommes au Nord de toute chose. Quel quai derrière elle lui lègue tant d'amertume ? Un type se glisse près d'elle, il est PsyMed Autorisé qu'y dit. Il montre sa plaque bien haut à tout le monde. Il veut bien l'écouter contre un Ticket Bouillon, ça lui fera du bien à elle de parler, c'est rare de nos jours, ça se paie, et lui a faim... il en a vu des machines à bouillon passer sans s'arrêter depuis qu'il mendie les passions tristes en direction du Nord. On tend tous l'oreille alors pour savoir, on abandonne les autres curiosités, notamment la multiplication des matraques... j'y discerne moi parmi, la gueule discrète d'un fusil, voir deux. Mais elle ne peut rien dire la grosse... elle tente on dirait... chaque mot se noie dans le torrent d'affliction. On saura pas, on attend.

Soudain on avance d'une dizaine de pas. Une grille s'est ouverte au Sud du quai. Dans un premier sas, les clients sont contrôlés, pesés, mesurés et dépouillés de leurs pass. Certains se voient remettre une pioche, une pelle, une arme factice pour la plupart. À l'occasion de ce premier contrôle des fraudeurs sont démasqués, ils reçoivent en sus de l'amende, un coup de tison. Quand la première fournée a passée le sas, elle s'engouffre ailleurs et une seconde suit. C'est notre tour à moi, à la grosse en larmes, le gosse et le PsyMed, d'être dans le premier sas. Je ne pèse pas lourd qu'on me dit, je prends un coup bouillant sur le crâne, on crache sur mon pass. Mené militari devant un tourniquet entravé, transformé en guichet pouvant résister à la rébellion d'au moins cinq individus bien décidés, j'acquiesce à l'appel de n'importe quel nom et espère recevoir une arme. Là un type joyeux, bien gras, biffe et éclabousse d'encre tout un tas de papier.

- Fifre !! Qu'il gueule au gars du tourniquet d'à côté, portez un seau à ce pleutre !

Non seulement je n'ai pas eu d'arme, mais en plus ils veulent m'interroger. On me conduit moi et mon seau, plus quelques autres, aux guichets d'aveux. Là il faut tout dire, sinon on ne garde pas son seau, son arme, un membre de sa famille ou de son corps. Alors je raconte comme je vous ai dit, le défilé des tunnels, les cataractes, un ou deux crimes, les nuits horribles et les sirènes. Je leur dis pour le train aérien, qu'on a vu le ciel, pas d'oiseaux, mais ils veulent plus entendre, sa coupe est pleine au gars qui me questionne ; il nous vide. Ça l'intéresse pas les cieux et l'herbe en dessous. En revanche il veut savoir pour le PsyMed et la grosse. Le docteur surtout il tape bien dessus, c'est une taupe qu'y dit. La grosse il y va plus doux, mais on a tous compris que si elle dit pas pourquoi qu'elle pleure ça finira très mal. Il la viole et tout mais elle s'étrangle dans ses sanglots, en plus elle du mal à respirer qu'elle confesse, à bout, à cause de toute cette chaire qui pèse sur ses bronches. Bref, personne ne comprend jamais ses confessions, qu'ont l'air plutôt joli, dans tous ces tremolo, ces saccades en escalier vers les aigus. Le PsyMed lui braille, et c'est distinct. Après une carrière dans le hochement de tête et le paraphe d'ordonnances, il peut témoigner dit-il ; si on retrouve son agenda, les noms profiteront au pouvoir ! Mais il a moins dans son sac que la grosse ou le gosse, qui vient d'être admis en sas secondaire armé d'une pelle... Il parle enfin à son tour, il déroule des kilomètres de platitudes qui nous laissent de marbre : un tel a perdu son père ; lui, là-bas a été abandonné, tel autre a violé celui-ci, caché au fond. Ils s'en tapent les Gardes, ils veulent du pratique. Il veut savoir là-bas, au Sud du Nord, pourquoi qu'on envoie tant de merdes dans son genre et de celui de la grosse pas foutue d'un aveu ?

Alors on entre vraiment dans une gueule en feu. La grosse peut plus marcher, je ne donne pas cher du kilo. D'autres plus chanceux nous suivent, certains sont même sertis d'un casque. Là devant nous tout est flamme. On est baignés soudain dans le sang du feu, l'haleine des fumées âcres. De fines flammèches noircies chutent au ralenti dans ce brasier digne du chaos. On est jetés sur un rail, toujours des rails... Dans un wagonnet on tient à huit, en se serrant bien contre nos armes. On voit passer des files de types penchés sur leurs pelles, des tuyaux si hauts qu'ils semblent irriguer le ciel. Je me plie hors du wagonnet pour vomir un peu de brume, c'est tout ce que j'ai en dedans. On entend au devant de nous de lourdes détonations, des geysers hurler plus haut, et la mitraille des marteaux partout. Plus loin dans le mur de fumée ce sont des chants et des cris qui nous entourent, avec toujours, sous le tumulte des roues, le mugissement titanesque des explosions en rafales. Faut vous dire un peu le pire, dans un bombardement pareil, pour les oreilles et les nerfs : c'est le sifflement avant l'impact. C'est cette attente nerveuse, brève mais ô combien pénible, du coup de massue. Le souffle strident, le tragique de la trajectoire, tous nos sens braqués comme l'affût d'un canon sur la courbe fatale de son cri terrible, puis l'explosion cathartique, puis le chaos, puis une pluie de lourdes ou fines particules.

Ça nous angoissait ce boucan. Dans le wagonnet on se toisait tremblant avec des questions plein les yeux. Va t-on périr ? Souffrir un peu ou beaucoup ? On se terrait sous nos armes, nos pelles, mon seau. J'y vomis encore un peu de brume, me l'enfile sur le crâne, c'est ma couronne de bile vaporeuse, elle m'isole un peu. Ça tanguait beaucoup, on se cogne, on prend quelques éclats, ça nous fait briller un peu, c'est pas souvent. Et soudain le vent.

Le vent sans pardon. On se plie tous à l'abri des flancs du wagon. Tout ce qui dépasse est arraché, disparu à jamais quelques mètres ou kilomètres plus loin, enfoncé dans un obstacle, enterré pour les siècles sous les scories. Tout part en trajectoire folle, tourbillonne impromptu,

tout s'efface en saccades, en virages hystériques, dans un vacarme acharné. Nous sommes à découvert, plus de tunnels, plus de tuyaux, ici Éole déjoue toute trajectoire d'obus et c'est notre chance. Toujours plié en quatre les uns sous les autres on attend le tunnel, un bâti, un peu d'humanité dans ce brutal souffle primaire.

Et il advint. Le tunnel F16-E, dans la perspective des rails, faisait comme un trou de lumière dans le ciel noir de cendres et ocre de feu. Son arc plein cintre ne pointait sous aucune montagne, mais se dressait comme en offrande au cieux terribles, puis plongeait sous terre, dans un luxuriant buisson de barbelés. Là dans le tunnel, on se redresse enfin, encore bien secoué, du vent plein la tête.

SECTION VI

Nos wagons s'engouffrent et nous reprenons nos esprits. On fait l'appel, il en manque deux. On roule encore quelques kilomètres et aperçoit un gigantesque quai de débarquement. Un pont roulant avance vers nous, on se tord sous des jets d'étincelles, de vapeur, de flammes. Il faut aussi, dans cet entrelacs de dangers, éviter la lame grasse des câbles qui partout s'abandonnent mollement ou se tendent soudain brusquement. Impossible en revanche d'échapper aux sirènes, aux avertisseurs de toutes les machines, aux appels à la prudence ou au meurtre. Ici et là, quelques balles fusent, elles finissent parfois par blesser ou achever quelqu'un, mais le plus souvent, elles finissent dans un tuyau, et bien vite une Section de Soudeurs Non Alignés répare les dommages. Quand notre wagonnet s'arrime enfin au quai, il bascule de lui même et nous voilà gerbés sur une palette. Autour de nous des ouvriers s'affairent, ils tendent de grandes chaînes dessous, des soldats vont et viennent d'un pas pressé, ou restent en place comme des automates ne pouvant articuler que le regard et le canon. Quelques grappes de civils sont assises là, au milieu de tout ce débarquement permanent. Certaines semblent assoupies, d'autres vendent des abats, du poisson de rail séché et des fétiches en fonte. Notre palette est tractée jusqu'à une plateforme de tri où nous attendrons encore plusieurs jours avant notre affectation à une Milice Sédentaire Laborieuse.

Jamais le déchargement ne cesse, c'est un troupeau infini de wagons qui déferle dans la gorge du tunnel, pour se faire abattre sur le quai, être vidé, puis renvoyé sur d'autres rails. Durant les jours et les nuits passés ici, sur cette maudite palette, sur ce quai furieux, j'ai dû voir défiler des dizaines de milliers de wagons. Des pleins d'Hommes ou de bœufs, des qui avaient pris des obus et dont il ne restait que des os calcinés et quelques roues. D'autres palettes venues du Sud nous ont rejoints dans notre coin de quai. Une nuit, un obus s'est abattu sur l'entrée du tunnel F16-E, tout le quai en a tremblé, le feu s'est propagé jusque 15 longueurs de rails. Une Section de Sapeurs est de suite intervenu pour circonscire le feu, et le trafic ne fut interrompu que quelques dizaines de minutes. C'était assez de temps cependant, pour que les wagons forcés de stationner dans la zone à découvert fussent tous détruits par l'artillerie ennemie ou l'érosion.

- Mais c'est la guerre ou le travail ? J'y demande à l'ouvrier qui graisse les chaînes.

- Dans tous les cas y'aura pas de prisonniers. Qu'y m'dit avant d'aller graisser ailleurs.

Un jour c'est notre tour d'être embauchés. On est appelé à coup de matraque aux tourniquets d'affectation. On nous ôte, pour caution de l'investissement que notre embauche représente, tout ce que l'on a, hormis nos armes bien sûr. Un type dont il manque tout le bas nous explique à chacun notre tâche spécifique. La plupart d'entre nous devra creuser, mais certains sont censés porter les gravats d'un point à un autre, quand une troisième faction assurera les tirs de barrage. De nouveau on s'engouffre dans des wagons, sur des rails. Ceux là sont tellement chauffés qu'ils en éclairent tout le tunnel en rouge. Ils s'inclinent fumants sous terre, on prend de la vitesse, puis notre train heurte le butoir.

Rampez ! Rampez ! Hurlé un soldat depuis sa guérite sur le quai. Je me penche hors du wagon, colle ma poitrine au quai, je vois deux soldats se relever soudainement, courir pliés en deux et déroulant chacun une grande herse de barbelés en direction d'un embranchement. Je rampe dans ce corridor, j'en tape des coudes le sol, c'est une sorte de caprice, il faut aller vite, vite, le plus vite possible. Enfin j'arrive meurtri à l'embranchement, au bout de la herse fraîchement tendue. Des bottes me bourrent les côtes, on me tire les cheveux, c'est le signe qu'il faut me relever. Poussé dans le couloir, j'arrive devant un magasin où chacun se voit remettre une pelle courte dont un bord, teint en blanc est tranchant, l'autre plus épais, peut servir de massue. En sus on reçoit un recueil de slogans, une conserve de poisson de rail et 30 pièces de monnaie internationale - à dépenser uniquement dans le but de soudoyer l'ennemi.

Je sortais moi d'un terrible amoncellement de décennies passées dans des trains, sur des remblais, sous des gravats, à travers tout un intestin irrité de tunnels. J'avais tu mon nom et l'avais oublié, j'avais tué mon prochain et m'en félicitais encore ; mes yeux voyaient toujours plein flou des néons, des choses qui défilent sans cesse. Mais là c'était autre chose... Figurez une cathédrale en coupe, comme éventrée en son milieu par un obus, dont toutes les arêtes en flammes sont parcourues d'ouvriers. Certains portent des seaux, d'autres des culasses, des canons, des treuils ; tous escaladent quelque verticale mortelle, rampent sous les étais branlants. Quand l'un d'eux chute des cieux ou de sa simple hauteur, de fatigue, d'une balle, il est aussitôt incinéré et remplacé. C'est une fourmilière hystérique qui partout martèle, visse, et qui dans les flammes de ses hécatombes fait fondre l'acier. Les rigoles rougeoyantes succèdent aux sombres tranchées, partout l'on s'extirpe d'un abri, du sol, de la fumée ; on sort la tête d'un casque et on éponge la sueur du front, on abaisse une visière, et les étincelles y tombent en pluie, s'y reflètent, glissent dessous en fumée. Partout les Hommes vont courbés, l'idée est d'être plus bas que les balles.

Ça fait beaucoup de mal une balle ! Elles sont bien manufacturées ici ! Me dit n°3, le jeune type qui m'accompagne dans mes reptations jusqu'à mon poste de travail. La pointe est entaillée et constituée d'un alliage plus tendre, ainsi elle explose à l'impact, elle s'ouvre comme une fleur dans...

On n'a pas le temps de discuter, on vient d'arriver suffoquant, au poste de travail assigné. Six mètres sous terre environ, l'Officier nous renseigne tout à fait :

- Ordre de creuser une tranchée de la rigole 7NE au poste d'artillerie n°16, la Phalange des Fondateurs Libres vous couvrira.

C'est pas facile de creuser une tranchée aux normes sous la mitraille (3,50m de profondeur sur 2,50 de large, munitions de 12,7mm bien manufacturées). Il faut bouffer beaucoup de terre, ça cale, ôter les lourds blocs de pierres qui bloquent notre progression, ou bien les faire sauter à la TNT, mais cela requiert l'opération du Génie et nous retarde beaucoup. Plusieurs fois par jour, un obus s'abat près de notre ouvrage, il faut alors écoper la terre et accumuler du retard. Parfois une Section Anarchiste passe avec une pelleteuse et nous aide énormément, jusqu'à ce que ses tirs de barrages s'épuisent et qu'elle file se mettre à couvert. Dans la tranchée nous sommes trois, couchés de jour comme de nuit, à creuser sans relâche sous la mitraille. Toutes les deux nuits environ, un Relai nous jette des vivres depuis un Poste Mobile de Ravitaillement. On guette le bruit des sabots de sa caravane parmi les coups de feu, de pioches. Hier un Détachement de Manutentionnaires Définitifs nous a apporté des colis parachutés à l'ennemi, mais tombés dans notre camp, du côté de la Rigole Orientale. On en fait bouffer au doyen de la tranchée, pour voir si c'est pas un piège, si c'était pas parachuté en douce pour nous empoisonner comme des rats. Il a chié mou comme d'habitude, mais il a survécu suffisamment longtemps pour creuser encore 10 mètres de tranchée, on a bouffé le reste.

En somme je suis toujours dans un tunnel, toujours plus au Nord, mais toujours plus profond sous terre. En fait de néons, ici, c'est le feu des explosions qui nous éclaire. Il faut toujours creuser son chemin, se salir les mains. Il faut, cette fois c'est permis, tuer l'autre à tout prix. Je m'en réjouis. Mais la tranchée c'est pas un wagon, l'ennemi est toujours loin, on ne voit que ses tirs nous occirent. Y'a plus de chance de crever qu'autre chose, et c'est pour ça qu'on déblaie plutôt que de se battre.

Une nuit c'était fête, la canonnade avait cessée ou presque, au loin... Les feux semblaient plus doux, leurs flammes comme essouffées crachaient quelques rares étincelles ; elles montaient dans l'ombre et s'effaçaient silencieuses en fines volutes. Avec les camarades, on a ouvert une conserve d'abats, une bouteille de Distillat, et lâché, pour la première fois depuis des jours, nos pelles. Ma timbale de Distillat levée en équilibre dans une main, le coude opposé bien dans la boue, je rampe à l'écart. Un creux là, un dépôt de munitions vide m'offre un refuge, un peu de solitude, et, hors de la gueule étroite de la tranchée, une vue imprenable sur la voûte striée de fumées. Le Distillat alors, il me fait comme une bombe de beauté dans les yeux. J'accepte soudain tout le spectacle, j'applaudis moi aussi, tout ça est formidable et d'une beauté à cœur fendre. J'éruce de plaisir quand la munition explose sur sa cible, je me réjouis des années passées à errer dans les tunnels, des nuits à creuser et à déblayer ma bile dans les tranchées. Je m'abreuve à toutes ces lueurs dans le ciel, je les avale par les yeux jusque dans mes pommons noirs. Le temps se dilate, je vois un obus ralentir au sommet de sa courbe, il aspire tout avec lui : les gueules brûlantes des canons, les grues, les échafaudages et les potences se courbent pour le suivre ; et quand il s'abat hors de vue tout s'illumine, c'est le bouquet final ! On est aveugle de lumière un instant, écrasé par le bruit, ses vibrations comme des chenilles sur nos entrailles. Puis tout réapparaît mollement, en sfumato tendre dans le souffle qui s'en va. On peut voir des hommes se relever puis tomber lentement, des édifices s'incliner hésitants dans les flammes, des étincelles légères papillonner dans les barbelés.

Je les rejoins en pensée les étincelles dans leurs drôles d'arabesques. On flotte mollement puis on part en flèche dans une direction indéterminée. On survole ainsi le champ de bataille, les planchers de coulée, les cuves éventrées, les tranchées dégorgeant leurs cadavres. Ça me

fait prendre l'air, un air moins moite que celui de la tranchée. Tout ça m'enivre plus encore que le Distillat je crois, et j'ai la certitude alors qu'il faut en finir avec les trains, les tranchées, le pelletage, les tirs de barrage et les conserves d'abats. Je comprends subitement la nécessité du combat, de ne pas revenir du Nord. Après avoir grugé à tous les tourniquets, vomi sous tous les strapontins et tué pour une place assise, je me devais moi aussi de devenir quelque chose et de m'abstraire.

J'arme le fusil après l'avoir débarrassé tant bien que mal de sa gangue de boue, me redresse, et pour la première fois depuis bien des sirènes, j'ai la tête qui dépasse de la tranchée. Ma tronche en offrande aux balles perdues ou destinées, à tous les vents, ma face dans les fumées épaisses et voluptueuses, ou pointues. J'y vais moi et ma tronche offerte dans l'adversité bras ouverte. Je grimpe à l'échelle d'une main, dans l'autre le fusil. J'ai mis mon seau sur ma tête, pour faire impression. Ça fonctionne on dirait, les gars en bas me crient :

- Reviens ! Hey Ducon ! Reviens !

Je ne reviens pas... j'arrive. J'enjambe du barbelé, de la putréfaction, je foule tout ça du pied avec l'œil sur la mire, le doigt couché de tout son long un cran au dessus de la gâchette. Deux pas de plus déjà et les balles fusent à mon encontre ! Elle sont toutes accrochées à leurs aigus dans l'air, puis tombent avec un choc sourd dans la terre molle. J'avance parmi. Je réplique, je tire. Cette arme qui bat contre mon épaule, c'est comme un second cœur dévoué à pomper toute la vie que ne peut animer le premier. Ça change de la pelle... Il irrigue hargneux ce cœur les cartouches, du magasin jusqu'à l'affût du canon et au corps de l'ennemi. J'en vois quatre tomber ou ne plus bouger soudainement, juste après avoir pressé la détente. Dans la perspective de mon canon, derrière le halo rouge de sa gueule fumante, des hommes se relèvent blessés, ils trébuchent et boitent en quête d'un abri. D'autres derrière eux surgissent et mitraillent. Il en viendra toujours... Ils se relèveront tous jusqu'à la nausée.

Au loin, un peu au sud, vers l'occident, la cuve H51, dans une gerbe bouillante se déverse en la rigole. Protégés par un tir de barrage, les Fondateurs Définitifs escortent la coulée au laminage. Alors une balle percute mon seau, le transperce... J'en chavire, bascule tout à fait en arrière et cela me sauve d'une seconde rafale. Je me relève hurlant "Mon seau ! Mon seau est touché !! MEDIC !! MEDIC !!". Mais le feu ennemi redouble, trêve de bavardages... Je recharge et épaule n'importe quel fusil, et tire en courant vers l'ennemi. C'est ma boussole l'ennemi, elle pointe partout.

J'entends presque son souffle timide, je ne la vois qu'un bref instant, étincelante dans sa sombre courbe, c'est un reflet qui la trahi, une explosion au loin qui l'éclaire. La difficulté c'est de voir où elle atterrit dans la fumée, sous la boue, à nos pieds. Je me penche, je la cherche dans la suie, dans la fange. Elle explose alors, elle était pas loin.

L'éclat m'a couché là d'un coup, depuis la poitrine jusqu'un peu en dessous du sol. Il y'a eu cet instant béni juste après le choc et avant la douleur, où je chutais ascendant, comme appâté par la trajectoire furieuse d'un si petit fragment de métal, et où tout me parut si doux, si évident : les champignons de fumée lourde de scories et leurs volutes titanesques léchant les barbelés, les flammes sur les chairs moites, et toutes les armes et toutes leurs munitions dans toutes les gueules béantes - qu'on en finisse !



**Plumage à Céline,
Volodine et Martinet**

.....

Souvent pensé au suicide,
et toujours au meurtre.

PRESSES DU BATAILLON DES FONDEURS ÉTERNELS